



4. L'ÉPOPÉE DE GILGAMESH raconte la quête vaine d'un roi légendaire pour devenir immortel. Sur cette tablette datant du I^{er} millénaire avant notre ère, deux traits entourent la ligne suivante : « Ninurta ouvrit la bouche et parla, disant au guerrier Enlil : qui, sinon Ea, parvient à cela, car seul Ea connaît tous les arts ! ».

plusieurs centaines de signes ont régulièrement été employés, même si, dans un texte administratif simple, une trentaine suffisaient. Leurs formes et la façon de les inscrire changeaient régulièrement, de sorte que les chercheurs parviennent souvent à dater un texte à partir du style de son écriture.

Une écriture difficile à apprendre

Même si elle était beaucoup employée, l'écriture cunéiforme était tout sauf simple à apprendre. Ses nombreuses ambiguïtés, surtout, donnaient du fil à retordre aux apprentis scribes. Quelle est leur origine ? Les inventeurs du système cunéiforme, les Sumériens, se servaient de logogrammes (un signe notant un mot) pour écrire leur langue qui était majoritairement monosyllabique. Or les Akkadiens, qui ont repris les mêmes signes et les sons correspondants, s'en sont servis pour transcrire leur langue sémitique. C'est pourquoi la plupart des signes cunéiformes représentent à la fois des syllabes et des mots.

Dans chacune de ces deux fonctions, ils peuvent aussi avoir plusieurs valeurs, ce qui ajoute à la confusion lors de la lecture. Le système cunéiforme comporte en outre de nombreux déterminatifs, qui se plaçaient avant ou après un mot pour en préciser la catégorie sémantique. Ainsi, dans les textes

akkadiens du I^{er} millénaire avant notre ère, le signe  qui se lisait GISH en sumérien et qui signifiait « bois » se traduisait par *itsu* en akkadien ; il pouvait aussi se lire en akkadien avec les valeurs « iz », « is », « its », « ez », « es » ou « ets ». On pouvait aussi s'en servir comme déterminatif pour signaler les objets de bois. Lorsque, par exemple, on l'apposait devant le signe KU afin de former la combinaison GISH KU , il produisait grâce à sa fonction de déterminatif le mot akkadien « kakku » signifiant « massue » ou « arme ». La valeur que revêt un signe cunéiforme ne peut, le plus souvent, qu'être déduite du contexte.

Des tablettes d'exercices

Ces difficultés d'interprétation se posaient déjà dans l'Antiquité. Composer ou lire un texte cunéiforme exigeait pour cette raison de la concentration, de l'agilité intellectuelle, et énormément d'entraînement. Qui voulait acquérir ces compétences devait commencer dès l'enfance. Masculins pour la plupart, les élèves provenaient de la petite classe supérieure urbaine, qui était formée surtout de fonctionnaires administratifs ou religieux. Les futurs scribes devaient suivre une formation de plusieurs années, qui variait suivant les milieux. Or la découverte de tablettes d'exercice nous permet aujourd'hui de reconstruire de façon fiable la succession des leçons.

Tout comme les enfants apprennent à tracer les lettres à l'école maternelle, l'apprentissage commençait par des exercices de tracés de lignes de clous verticaux, horizontaux, etc. C'est d'ailleurs ce que traduit un proverbe du Proche-Orient ancien : « Le début de l'art d'écrire consiste en un clou vertical. » Comme l'a montré dans son travail de doctorat Petra Gesche, de l'Université de Heidelberg, à ce stade peu avancé de leur formation, les élèves disposaient les signes au hasard, sans respecter de règles.

Dès que les élèves étaient à l'aise avec une tablette dans une main et le stylet dans l'autre, ils s'essayaient à l'écriture en ligne ainsi qu'aux premières combinaisons de signes. Sur une tablette du début du II^e millénaire avant notre ère, un DISH est par exemple suivi par un clou horizontal prolongé par un chevron, ce qui constitue le signe BAD , puis, un peu plus tard, venaient les signes A , ME , et PAP . La série de signes

■ L'AUTEUR



Markus HILGERT est assyriologue et enseigne à l'Université de Heidelberg, en Allemagne.

■ BIBLIOGRAPHIE

P. Bordreuil, F. Briquel-Chatonnet et C. Michel (dir.), *Les débuts de l'histoire. Civilisations et cultures du Proche-Orient ancien*, Khéops, 2014.

D. Charpin, *Lire et écrire à Babylone*, PUF, 2008.

B. Lion et C. Michel (dir.), *Les écritures cunéiformes et leur déchiffrement*, De Boccard, 2008.

Site du SOAS de l'Université de Londres (lectures à haute voix de prières et d'hymnes en sumérien et akkadien) : <https://www.soas.ac.uk/baplar/recordings/>

ME-ME, PAP-PAP et A-A était aussi très pratiquée, car elle correspond aux trois premières lignes d'une liste de signes souvent utilisée pour se préparer à écrire des noms propres et des expressions brèves.

Quand un jeune apprenti scribe maîtrisait ce niveau, son initiation au sumérien débutait. Cette langue n'était plus parlée depuis le tout début du II^e millénaire avant notre ère ; cela n'a pas empêché qu'elle conserve son importance jusqu'à la disparition de la tradition cunéiforme, au I^{er} siècle de notre ère. Or le sumérien différait fondamentalement des langues sémitiques pratiquées après elle au quotidien en Mésopotamie : l'akkadien et l'araméen. Par exemple, l'expression « ensemble avec tes frères plus âgés » se formulait en sumérien « frères grands tiens pluriel ensemble avec » (*schesch gal-zu-ne-da*), mais en akkadien « ensemble avec frères tes grands » (*itti ahhika rabuti*).

Fidélité aux origines sumériennes

Ces façons différentes de disposer les mots dans la phrase découlent d'abord du fait que les textes sumériens ont été les premiers écrits en cunéiforme, plusieurs siècles avant les textes akkadiens. C'est pourquoi tous les signes cunéiformes se nommaient en sumérien et se décrivaient à l'aide de concepts sumériens. Dans la tradition mésopotamienne, il était donc indispensable d'apprendre d'abord le sumérien pour apprendre à écrire. Un proverbe sumérien du début du II^e millénaire l'exprime : « Un scribe qui ne sait pas le sumérien, mais quel scribe est-ce là ? ».

L'emploi d'une langue morte datant des débuts de la civilisation mésopotamienne avait aussi des motivations idéologiques. Les rois amorrites du début du II^e millénaire avant notre ère – et, partant, l'élite qu'ils recrutaient au sein de leurs familles – descendaient d'un peuple sémite d'éleveurs nomades, arrivé en Mésopotamie après l'époque sumérienne. Ils parlaient l'amorrite au quotidien, mais, pour se donner une légitimité et assurer la continuité culturelle, ils se sont inspirés dans leurs pratiques officielles de celles de leurs prédécesseurs sumériens. Ces rois commandaient ainsi des rapports, réalisés en s'alignant sur la diction, les métaphores et les caractères religieux des rapports anciens.

Jusqu'à la fin de la culture assyro-babylonienne, vers le tournant de notre ère, le

sumérien était la langue dans laquelle les prêtres communiquaient avec les dieux et dans laquelle on pouvait implorer le pardon ou l'aide d'une divinité.

Les maîtres ne confrontaient les apprentis scribes à des textes difficiles que très progressivement. On préférait



5. CE CLOU DE FONDATION en bronze provenant d'Uruk et datant de 2100 avant notre ère environ montre le roi Shulgi portant un panier de briques d'argile. Une inscription en sumérien se lit : « Pour Inanna, la maîtresse de l'Eanna, sa déesse, l'homme fort Shulgi, roi d'Ur, de Sumer et d'Akkad, a rénové l'Eanna et réédifié sa muraille ».

commencer par leur faire étudier une liste de noms propres, sumériens en général, par exemple Bawu-ninam (la déesse Bawu est souveraine) ou encore Bawu-teshgu (la déesse Bawu est ma force vitale). Toutes les listes d'exercices qui nous sont parvenues sont organisées de la même façon :

le début de chaque ligne est signalé par un clou vertical ; une séquence de cinq à six signes suit. Il arrivait, mais c'était le cas surtout dans la ville de Nippur, que l'on écrive en abrégé ; l'analyse de toute une série de textes ainsi rédigés a montré que l'on employait pour cela des noms propres dont l'usage était abandonné depuis longtemps, mais qui étaient néanmoins familiers à tous les anciens apprentis scribes, qui devaient pouvoir les écrire de mémoire et très vite.

Des exercices à base de listes

D'un point de vue didactique, ces exercices à base de listes étaient utiles. Comme les exemples donnés plus haut le montrent, les noms des listes consistaient en de courtes phrases, ce qui permettait d'apprendre les bases de la grammaire et de l'orthographe sumériennes, ainsi qu'un petit vocabulaire. Ces exercices donnaient aussi de premiers aperçus des représentations théologiques et anthropologiques du passé idéalisé de Sumer.

L'apprentissage se poursuivait par d'autres listes pouvant contenir plusieurs milliers d'entrées. Leur format, qui ne comprenait à l'origine qu'une seule liste, s'est enrichi au cours des siècles de plusieurs nouvelles colonnes contenant des explications et des informations supplémentaires (voir la figure 3). Tout cela ne pouvant suffire à appréhender la complexité d'un texte sumérien, les maîtres d'écriture ajoutaient sans doute de nombreuses précisions orales.

Ces listes livrent en outre des indices sur la façon dont le sumérien et l'akkadien ont pu se prononcer. Pour le déterminer, les linguistes rassemblent dans ces textes d'exercices toutes les informations relatives aux valeurs d'un signe syllabique, puis analysent ce qui modifie la voyelle dans toutes les façons d'écrire un ensemble consonne-voyelle.

Une liste de signes très utilisée dans la Mésopotamie de la seconde moitié du II^e millénaire avant notre ère nous a par exemple permis de déduire la prononciation du signe 𒀭 grâce aux deux signes successifs 𒀭𒀭 et 𒀭𒀭. Le signe 𒀭 apparaît dans une lettre akkadienne dans une position où le contexte suggère la négation « pas ». Or dans les langues sémitiques, les négations sont en général formées sur le principe d'un « l » accompagné d'une voyelle ; dans l'arabe, par exemple, *la* vient pour « non ».